

Théâtre de la Commune
Centre Dramatique National d'Aubervilliers
direction Didier Bezace

ABÉCÉDAIRE



Songes et mensonges

Saison 2002/2003
Les Petits Cablers de la Commune

ABÉCÉDAIRE

Songes et mensonges

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

AVANT-PROPOS

Chose étrange que le mensonge :

La littérature s'en nourrit avec délectation.

Le journalisme se fait un devoir de le pourfendre sans pouvoir s'empêcher, parfois, de le répandre.

La philosophie n'en tolère pas une goutte, fût-ce dans un océan de vérité.

La psychanalyse ne l'entend pas comme tel.

Quant au théâtre, incorrigiblement paradoxal, c'est quand il en parle qu'il est le moins menteur.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

A

ARITHMÉTIQUE

MATHILDE (*au public*). – Je ne parle jamais le soir, pour la bonne raison que le soir est un menteur ; l'agitation extérieure n'est que la marque de la tranquillité de l'âme, le calme des maisons est traître et dissimule la violence des esprits. C'est pourquoi je ne parle pas le soir, pour la bonne raison que je suis une menteuse moi-même, je l'ai toujours été et j'ai bien l'intention de continuer à l'être : il y a, n'est-ce pas, autant de lettres dans un oui que dans un non, on peut indifféremment employer l'un ou l'autre. Alors, entre le soir et moi, cela va mal, car deux menteurs s'annulent et, mensonge contre mensonge, la vérité commence à montrer l'affreux bout de son oreille ; j'ai horreur de la vérité. C'est pourquoi je ne parle pas le soir ; j'essaie, en tous les cas, car il est vrai aussi que je suis un peu bavarde.

B

BONJOUR (TRISTESSE)

Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si vous écrivez des choses vraies ou des choses inventées.

Je lui répons que j'essaie d'écrire des histoires vraies mais, à un moment donné, l'histoire devient insupportable par sa vérité même, alors je suis obligé de la changer. Je lui dis que j'essaie de raconter mon histoire, mais que je ne le peux pas, je n'en ai pas le courage, elle me fait trop mal. Alors, j'embellis tout et je décris les choses non comme elles se sont passées, mais comme j'aurais voulu qu'elles se soient passées.

Elle dit :

– Oui. Il y a des vies qui sont plus tristes que le plus triste des livres.

Je dis :

– C'est cela. Un livre, si triste soit-il, ne peut être aussi triste qu'une vie.

Agota KRISTOF,

Le Troisième Mensonge,

© Éditions du Seuil, 1991, coll. *Points*, 1995.

C

C.Q.F.D.

CYRILLE. – Le mensonge ! J’aurais cru que nos politiciens en entretenaient l’habitude.

VIVIAN. – Je vous assure que non. Ils ne s’élèvent jamais au-dessus du niveau du fait dénaturé, et condescendent jusqu’à prouver, discuter, argumenter. Comme cela diffère du caractère du vrai menteur avec ses dires francs et sans peur, sa superbe irresponsabilité, son dédain naturel et sain de preuve d’aucune sorte ! Après tout, qu’est-ce qu’un beau mensonge ? Simplement celui qui porte sa preuve en lui-même. Si un homme est assez pauvre d’imagination pour apporter des preuves à l’appui d’un mensonge, il ferait aussi bien de dire sans biaiser la vérité. Non, les politiciens ne mentent pas.

D

DÉLICATESSE

Dans l'excellent article de Philippe Rekacewicz du *Monde diplomatique* (mai 2000), "La représentation cartographique des territoires : un regard politique", l'universitaire, qui signe une bonne part des cartes de la publication, sait dépasser le simple repérage de manipulations plus ou moins grossières. "*La carte, représentation en minuscule d'immenses territoires, est une image tronquée de la réalité, une sorte de mensonge par omission. La représentation symbolique exige le sacrifice d'une partie de l'information : tout ce qui se passe sur des centaines de milliers de kilomètres carrés ne peut tenir sur une feuille de papier. Le créateur de la carte fait un choix (théoriquement) raisonné des éléments qu'il veut représenter. En présence des données, il doit synthétiser, simplifier, renoncer. Sa carte finale est un document filtré ; il l'a censurée d'éléments parfois importants, le plus souvent jugés secondaires ou inutiles ; il l'a simplifiée pour la rendre lisible ; il y a imprimé sa manière de concevoir le monde et sa sensibilité.*"

Comme s'il s'autorisait en légende de livrer les siennes, puisque c'est le même terme qui, dans la langue française, désigne la fable enchanteresse plus ou moins mythologique qui ouvre de nouveaux espaces à l'imaginaire et l'information qui donne, en marge de la carte, échelles, signes et symboles, le mode d'emploi impératif de sa juste lecture.

Philippe-Jean CATINCHI,
"La carte, légendes et mensonges". *Le Monde*,
vendredi 22 février 2002.

E

EXCÈS

Qui prend à la lettre le devoir de véracité, c'est-à-dire exige la vérité dans tous les cas, en toute circonstance et sans nuances, méconnaît la vérité la plus générale et la plus importante, et par suite l'amour dont le mensonge peut être le moyen. Et, pareillement, exiger l'extrême justice, *summum jus*, c'est méconnaître la vitale approximation de l'injustice qui seule rendrait la justice viable. Comme l'équité est la sérieuse volonté de la justice, ainsi la liberté, qui est la volonté de la libération, déjoue la mauvaise volonté libertaire, et se met elle-même en vacances, et se veut suspendue pour être plus libre. L'extrémisme libertaire met la liberté au défi de jamais se contredire elle-même : mais quelle est la contradiction la plus scandaleuse, celle de la mauvaise volonté qui prétend être libre à fond pour nier la liberté à tout jamais, ou celle de la sérieuse bonne volonté qui accepte de voir sa liberté temporairement suspendue et consent à la médiation pour être vraiment libre ? [...]

La logique perfide du maximalisme trouve en chaque homme une mauvaise volonté complice. Le libertaire, voulant la Liberté en soi, indépendamment des moyens qui la rendraient possible, est le saboteur de la liberté, comme le vériste qui dit la vérité à tout prix et tout de suite, absolument, purement et simplement, dût le genre humain en crever, est le saboteur de la vérité !

Vladimir JANKÉLÉVITCH,

Le Je-ne-sais-quoi et le presque rien, t.3

© Éditions du Seuil 1980, coll. *Points Essais*, 1986.

F

FLEUR BLEUE

Heureux le prince qui vit parmi des gens sincères qui s'intéressent à sa réputation et à sa vertu. Mais que celui qui vit parmi des flatteurs est malheureux de passer ainsi sa vie au milieu de ses ennemis ! Oui ! Au milieu de ses ennemis ! Et nous devons regarder comme tels tous ceux qui ne nous parlent point à cœur ouvert ; qui, comme ce Janus de la fable, se montrent toujours à nous avec deux visages ; qui nous font vivre dans une nuit éternelle, et nous couvrent d'un nuage épais pour nous empêcher de voir la vérité qui se présente. Détestons la flatterie ! Que la Sincérité règne à sa place ! Faisons-la descendre du Ciel, si elle a quitté la Terre ! Elle sera notre vertu tutélaire. Elle ramènera l'âge d'or et le siècle de l'innocence, tandis que le mensonge et l'artifice rentreront dans la boîte funeste de Pandore.

MONTESQUIEU,
Éloge de la sincérité (1720),
© Éditions Mille et une nuits,
département de la Librairie Arthème Fayard, 1995.

G

GANGRÈNE

La manière dont l'Allemagne a changé donne le frisson. Lorsque l'on y revient, après quelque temps passé hors des frontières, on se sent comme un provincial, ou comme un Allemand de l'étranger qui n'y est pas revenu depuis des années. Il m'a bien fallu une semaine, d'ailleurs, pour m'en remettre ensuite, tellement c'était pénible. L'état de marasme général s'est encore aggravé au point que l'on se demande comment les gens peuvent encore vivre ainsi. Le climat oppressant, la morosité, la résignation, tout s'est accentué, si bien que vous avez l'impression que vous allez étouffer. Et puis, il y a cet amollissement général qui est devenu un trait de caractère commun à tous en raison de la nécessité constante de trouver des compromis. Finalement, on en arrive à chercher des compromis là où ils ne sont même pas nécessaires. Il en résulte un climat pourri de mensonges, qui touche même les meilleurs s'ils n'ont pas le courage de s'isoler. On ne peut d'ailleurs même pas condamner cet état de choses au nom de la morale ; en effet, le penchant au mensonge conduit en principe à des actes concrets ; or, ici, il n'en est rien. Il s'agit d'un laisser-aller général, de péchés par omission du bien.

"Lettre à Karl Löwith"
in Karl Löwith, *Ma vie en Allemagne avant et après 1933*,
© Hachette, 1988.

H

HYPOTHÈSES

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.

Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait voyage, on souffrirait presque autant que si cela était véritable, et on appréhenderait le dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité.

Mais parce que les songes sont tous différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement comme quand on voyage ; et alors on dit : "Il me semble que je rêve" ; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

Blaise PASCAL,
Pensées (1670).

© Éditions Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1954.

I

ILLUSIONNISME

Christophe Colomb s'est imaginé tout un monde, mais, en poursuivant son rêve, il s'est trompé. Pourtant, tout en se trompant, il a découvert l'Amérique et a ainsi changé le monde. Cela arrive avec toutes les utopies.

Enfin, Baudolino n'est pas un menteur, parce que le menteur est celui qui ment à propos du passé et du présent, tandis que mon personnage ment sur le futur. Celui qui ment à propos du passé ou du présent peut être contredit par les faits. Le menteur sur le futur est un utopiste qui peut même se convaincre de son propre mensonge, les faits n'étant pas encore là pour le contredire.

Umberto ECCO,
in *Magazine littéraire* (entretien), n° 407, mars 2002.

J

JURIDIQUE

C'est ainsi que si tu as *par un mensonge* empêché d'agir quelqu'un qui s'apprêtait à commettre un meurtre, tu es juridiquement responsable de toutes les conséquences qui pourraient en découler. Mais si tu t'en es tenu à la stricte vérité, la justice publique ne peut s'en prendre à toi, quelles que puissent être les conséquences imprévues qui s'ensuivent. Il est cependant possible que, après que tu as loyalement répondu par l'affirmative au meurtrier qui te demandait si celui à qui il en voulait était dans ta maison, ce dernier en soit sorti sans qu'on le remarque et ait ainsi échappé au meurtrier, et qu'ainsi le forfait n'ait pas eu lieu ; mais si tu as menti et dit qu'il n'était pas à la maison, et que de fait il soit réellement sorti (encore que tu ne le saches pas), supposé que le meurtrier le rencontre lors de sa sortie et perpète son acte, c'est à bon droit qu'on peut t'accuser d'être à l'origine de sa mort. Car si tu avais dit la vérité exactement comme tu la savais, peut-être le meurtrier cherchant son ennemi dans la maison aurait-il été arrêté par les voisins accourus et le crime aurait-il été empêché. Donc celui qui ment, si généreuse puisse être son intention en mentant, doit répondre des conséquences de son mensonge, même devant les tribunaux civils, si imprévues qu'elles puissent être : c'est que la véracité est un devoir qui doit être considéré comme la base de tous les devoirs à fonder sur un contrat, devoirs dont la loi, si on y tolère la moindre exception, devient chancelante et vaine.

Emmanuel KANT.

Sur un prétendu droit de mentir par humanité (1797),
© Éditions Librairie philosophique J. Vrin-Paris, 2000.

K

KYRIELLE

N'écrit-on pas des livres, justement, pour dissimuler ce qu'on cache au fond de soi ? Il doute même qu'un philosophe puisse avoir des opinions "véritables et ultimes" ; il se demande s'il n'y a pas en lui, nécessairement, derrière chaque caverne une autre qui s'ouvre, plus profonde encore, et au-dessous de chaque surface un monde souterrain plus vaste, plus étranger, plus riche, et sous tous les fonds, sous toutes les fondations, un tréfonds plus profond encore. "Toute philosophie est une façade" – tel est le jugement du solitaire. "Il y a quelque chose d'arbitraire dans le fait qu'il s'est arrêté là, et qu'il a jeté là un regard en arrière et un regard à la ronde, qu'il a cessé là de creuser, et a posé sa bêche. Il y a de la méfiance là-dessous." Toute philosophie dissimule une autre philosophie, toute opinion est une cachette, toute parole peut être un masque.

Friedrich NIETZSCHE,
Par-delà le bien et le mal (1886),
© Éditions Aubier-Montaigne, 1951.
Traduction Geneviève Bianquis

L

LACANIEN

Ce n'est pas sans raison qu'on dit que qui ne se sent point assez ferme de mémoire, ne se doit pas mêler d'être menteur. Je sais bien que les grammairiens font différence entre dire mensonge et mentir ; et disent que dire mensonge, c'est dire chose fausse, mais qu'on a prise pour vraie, et que la définition du mot de mentir en latin, d'où notre français est parti, porte autant comme aller contre sa conscience, et que par conséquent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils savent, desquels je parle.

Michel de MONTAIGNE,
Essais (Livre premier) (1580),
© Éditions Gallimard, collection "Folio Classique", 1962.

M

MITOYENNETÉ

De sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil,
par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse,
nous n'avons aucune idée du vrai,
tous nos sentiments étant alors des illusions,
qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller
n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier,
dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ?
Et qui doute que, si on rêvait en compagnie,
et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire
et qu'on veillât en solitude, on ne crût les choses renversées.
Enfin, comme on rêve souvent qu'on rêve,
entassant un songe sur l'autre,
la vie n'est elle-même qu'un songe, sur lequel les autres sont entés,
dont nous nous éveillons à la mort,
pendant laquelle nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien
que pendant le sommeil naturel ;
ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions,
pareilles à l'écoulement du temps et aux vains fantômes de nos songes ?

Blaise PASCAL,
Pensées (1670),

© Éditions Gallimard, collection "Bibliothèque de la Pléiade", 1954.

N

NÉGATIF

Certains d'entre nous recevaient des lettres que les infirmières leur distribuèrent ou leur lisaient quand ils n'étaient pas capables de le faire. Plus tard, ceux qui n'étaient pas capables de lire, je leur lisais leurs lettres quand ils me le demandaient. En général, je lisais exactement le contraire de ce qui était écrit. Cela donnait par exemple : "Notre cher enfant, ne guéris surtout pas. Nous sommes très bien sans toi. Tu ne nous manques pas du tout. Nous espérons que tu resteras où tu es, car nous n'avons aucune envie d'avoir un handicapé chez nous. Nous t'embrassons tout de même un peu, et sois sage, car ceux qui s'occupent de toi ont bien du mérite. Nous n'en ferions pas autant. Nous avons de la chance que quelqu'un d'autre fasse pour toi ce que nous devrions faire, car nous n'avons plus de place pour toi dans notre famille où tout le monde est en bonne santé. Tes parents, tes sœurs, tes frères."

Celui à qui j'avais lu sa lettre me disait :

– L'infirmière me l'a lue autrement, ma lettre.

Je disais :

– Elle te l'a lue autrement, parce qu'elle ne voulait pas te faire de peine.

Moi, je t'ai lu ce qui est écrit. Tu as le droit de savoir la vérité, je pense.

Il disait :

– Oui, j'en ai le droit. Mais je n'aime pas la vérité. C'était mieux avant.

L'infirmière avait raison de me lire la lettre autrement.

Il pleurait.

Agota KRISTOF,

Le Troisième Mensonge,

© Éditions du Seuil, 1991, coll. *Points*. 1995.

O

OBSTÉTRIQUE

L'ambiguïté de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par-là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Jacques LACAN.
Écrits © Éditions du Seuil, 1966.

P

PARADOXE

Christine Baron. – [...] Pensez-vous qu'une sincérité dans la pratique théâtrale soit possible, souhaitable, praticable ?

Catherine Samie. – D'emblée, les questions qui se posent au comédien sont plutôt d'ordre technique : il est et se conçoit d'abord comme un instrument qui fournit un travail de surmémoire pour un rôle qui, avant d'être un personnage, pour lui, est un texte. Puis, il tente de comprendre celui qu'il incarne, au sens de prendre avec soi, en sympathie et, pour ce faire, il entre en communication avec l'esprit ou plutôt prend appui sur une mystique commune pour accéder à ce que fut l'histoire de son personnage, avant son entrée en scène ; s'il y a une sincérité du comédien dans sa pratique même, ce dont je suis convaincue, elle réside dans cette ouverture à un être collectif qui fait que j'entre en scène non pas pour me dire, comme dans une psychothérapie individuelle, non pour raconter mon histoire mais, par l'histoire d'un autre, ce que nous risquons tous d'entendre sur notre vie. Or cet immense travail du comédien passe par son corps, ses sentiments, son être. C'est en cela qu'on peut parler de sincérité.

"L'acteur au miroir" in *La sincérité*,
© Éditions Autrement, collection "Morales",
n°18 - dirigé par Christine Baron et Catherine Doroszczuk, 1995.

Q

QUIZ

Le "système" de Joyce a quelque chose qui rappelle un problème de logique très connu (passé ensuite dans le domaine des charades) qu'on peut énoncer en ces termes : un condamné se trouve dans une cellule où il y a deux portes, chacune d'elles est surveillée par un gardien. Une porte conduit à la mort, l'autre à la liberté. Un des gardiens ne dit que la vérité, l'autre ne dit que des mensonges. Le condamné ne sait quelle est la porte de la liberté ni quelle est celle de la mort, il ne sait pas non plus lequel des gardiens dit la vérité ni lequel est menteur. Il a toutefois la possibilité de se sauver, mais il ne peut poser qu'une seule question, à un seul des gardiens. Quelle question doit-il poser ?

La solution est là. Pour se sauver, il doit demander à une des sentinelles quelle est la porte qui *selon son collègue* conduit à la liberté (ou à la mort), puis prendre l'autre porte que celle qui lui sera indiquée. En effet, s'il interpelle le gardien qui dit la vérité, celui-ci, en reportant sans modifier l'indication fautive du collègue, lui indiquera la mauvaise porte. S'il interpelle le gardien menteur, celui-ci, en reportant de façon mensongère la vérité du collègue, lui indiquera aussi la mauvaise porte. En conclusion : il faut toujours changer de porte. Et morale de l'histoire : pour arriver à la vérité, il faut toujours renverser l'opinion d'une opinion.

Antonio TABUCCHI,
La Gastrite de Platon © Éditions Mille et une nuits,
département de la Librairie Arthème Fayard, 1997,
pour la traduction française.

R

RELIGION

Une des principales causes du caractère curieusement banal de presque toute la littérature de notre époque est de toute évidence le déclin du Mensonge considéré comme art, comme science et comme plaisir social. Les anciens historiens nous donnaient des fictions délicieuses sous la forme de faits ; le romancier moderne nous présente des faits stupides sous couleur de fiction.(...)

On peut difficilement évaluer l'étendue des dommages causés à la littérature par ce faux idéal de notre époque. Les gens parlent sur un ton détaché d'un " menteur-né ", comme ils parlent d'un " poète-né ". Mais, dans les deux cas, ils ont tort. Le mensonge et la poésie sont des arts – des arts, Platon l'a vu, qui ne sont pas sans rapports mutuels – et ils réclament l'étude la plus attentive, la dévotion la plus désintéressée.

Oscar WILDE,
Le Déclin du Mensonge © Éditions Allia, 1997.

S

SPÉCIEUX

Pressé par la question de savoir si un homme juste se trouve en certaines circonstances dans l'obligation de mentir, saint Augustin y affronte sur leur propre terrain les moralistes qui professent qu'il y a non seulement des mensonges pardonnables, mais aussi des mensonges dignes de louanges. Il rencontre ainsi un argument du sens commun qui prend la forme d'un exemple prétendument dirimant : celui-là même dont Kant ne sait plus où il l'a présenté. "Si quelqu'un se réfugie chez vous et que vous puissiez par un mensonge lui éviter la mort, ne mentiriez-vous pas ?" Les moralistes cherchent dans cette difficulté, lestée de tout le poids de la tradition, la preuve qu'en des circonstances exceptionnelles le mensonge bienveillant (*mendacium officiosum*) est licite. Fidèle à l'Écriture, le docteur d'Hippone rappelle que "la bouche qui ment tue l'âme" et objecte qu'il serait déraisonnable de s'infliger ainsi "la mort spirituelle pour conserver à un autre la vie corporelle". Le salut ne pouvant être obtenu que par la justice qui "nous contraint de préférer notre âme non seulement à la vie du prochain mais à notre propre vie", rien ne saurait limiter "l'obligation absolue de ne jamais mentir". Mentir signifiant "exprimer le faux en parlant" et non "cacher le vrai en se taisant", l'interdiction absolue du mensonge n'entraîne pas un devoir de véracité inconditionnel. Ce qui ouvre en cette occurrence la possibilité de sauver la vie d'autrui sans perdre son âme.

François BOITUZAT,
Un droit de mentir ? Constant ou Kant © P.U.F., 1993.

T

TROMPE-L'ŒIL

Quand je te vois, ô ma chère indolente,
Au chant des instruments qui se brise au plafond
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,
Et promenant l'ennui de ton regard profond ;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,
Où les torches du soir allument une aurore,
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis — Qu'elle est belle ! et bizarrement fraîche !
Le souvenir massif, royale et lourde tour,
La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche,
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines ?
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,
Qui ne recèlent point de secrets précieux ;
Beaux écrins sans bijoux, médaillons sans reliques,
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux !

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

Charles BAUDELAIRE,
"L'Amour du mensonge" in *Les Fleurs du mal* (1857).
© Éditions Garnier-Flammarion, 1964.

U

UNANIMITÉ

Mon père me racontait que, de son temps, on pouvait voir à la foire du Trône le nain géant et le géant nain, la trapéziste enceinte du cirque Fani, le puits de la Vérité, une attraction magnifique où le bateleur mettait au défi un gogo de lui mentir plus de trois minutes. Chaque mensonge rapportait cent sous.

– Deux et deux ?

– Cinq !

– Quelle est la couleur du cheval blanc d’Henri IV ?

– Vert !

– Par qui a été construite la tour Eiffel ?

– Charlemagne !

Mais pour gagner le gros lot, le volontaire devait mettre la main dans le puits de Vérité et continuer à mentir. Roulement de tambour : aucun homme jusqu’alors n’avait pu accomplir un tel exploit ! Le gogo déjà se régalaît du filet garni et de la bouteille de vouvray qu’il allait emporter. Le forain lui saisissait la main et, avant qu’il ait le temps de réagir, la plongeait dans le puits.

Quand le malheureux la ressortait du trou, il n’avait qu’un cri :

– C’est de la merde !

La vérité triomphait à tout coup.

V

VERSO (RECTO)

Quelque vide en effet qu'apparaisse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avvers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main "en silence". Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessère.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage. Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle "partie" de ce discours est confié le terme significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il supplée.

Jacques LACAN,
Écrits © Éditions du Seuil, 1966.

W

WESTERN

PEGEEN, *foudroyant Christy du regard*. – Tu racontais des blagues, hein ?
faisant croire à tout le monde que tu l’avais lézardé, alors que tu n’avais rien
fait du tout...

CHRISTY, *saisissant le bâton de Mahon*. – Ce n’est pas mon père ! C’est un fou
délirant qui épouvanterait la terre entière... (*Montrant la Veuve Quin*) Elle, elle
sait que c’est vrai !

LA FOULE. – Tu te fais avoir, Pegeen ! La Veuve Quin l’a vu ce matin, et vous le
savez aussi ! menteur !

CHRISTY, *abasourdi*. – C’est lui le menteur, qui s’est allongé tout d’une pièce
avec le crâne ouvert en faisant semblant d’être mort.

MAHON. – Tu courais déjà sur les collines, que je n’étais pas revenu de ma
surprise de te voir te retourner contre moi.

PEGEEN. – Et dire qu’on l’a porté aux nues, alors qu’il n’a fait que donner un tout
petit coup et détalé vers le nord en suant de terreur... Fiche-moi le camp d’ici !

CHRISTY, *pitoyablement*. – Protège-moi du vieux... Tu as bien vu ce que j’ai fait
aujourd’hui, alors qu’est-ce qui te prend soudain de vouloir qu’on me tue ?

PEGEEN. – C’est ta trahison qui me tue !... et ça me fait mal de penser que c’est
toi que je viens de serrer, il n’y a pas si longtemps, dans les fils de mon cœur.
(*Au vieux Mahon.*) Emmenez-le moi d’ici, car ce serait vraiment un comble
qu’on me voie me faire du mauvais sang pour un menteur de Munster, le plus
minable de tous les hommes.

John Millington SYNGE.
Le Baladin du monde occidental (1907)
© Éditions La Délirante. 1974.
Traduction Fouad El-Etr

X

XÉRODERMIE

– Gale, prurits, eczéma, dartres, urticaire, lèpre, psoriasis, furoncles – tout ce que la peau humaine est capable de produire – ceci en vient à bout. Regardez bien : vous prenez l’ulcération, vous passez un peu de pommade, une touche légère car il faut économiser, un linge par-dessus, et vous n’y pensez plus ! Cinq sous seulement ! Rien que l’emballage en vaut quinze !

Il y eut même un soldat pour tendre la main vers cette aubaine.

– Pourquoi veux-tu de ça ? lui demanda, ébahi, un collègue.

– J’sais pas !

Ça ne valait rien, telle était la conviction générale. Mais ces yeux qui fusillaient le mal et le guérissaient, cette souris blanche qui s’arrêtait de temps en temps attentive aux paroles de son maître, cette main haut levée comme celle d’un augure, faisaient plier la volonté du plus malin.

Farceur !... criait ce qui restait de bon sens en chacun d’eux.

D’accord ! Mais il fallait l’entendre ! L’affaire d’un petit instant, et après on verrait.

– Je sais que beaucoup de gens me traitent de charlatan.

Les pauvres ! Jusqu’où peut aller l’ignorance humaine !

Voyons un peu...

Y

YANKEE

La Securities and Exchange Commission (SEC), l'autorité américaine des marchés, a demandé aux présidents et directeurs financiers des sociétés cotées en Bourse réalisant un chiffre d'affaires d'au moins 1,2 milliard de dollars (1,24 milliard d'euros) d'engager leur responsabilité personnelle en confirmant la sincérité des comptes de leur entreprise. Pour la première vague d'entreprises concernées (695 groupes sur 947), le "serment" ("*oath*") devait être déposé avant mercredi 14 août à 17 heures, heure de Washington. La date limite dépend du calendrier d'arrêté des comptes de l'entreprise. Mardi, à la mi-journée, environ la moitié avaient prêté serment, beaucoup attendant la date limite. Selon le *Wall Street Journal* du 14 août, les dirigeants d'AOL Time Warner n'endosseront pas les comptes. Les conséquences juridiques du serment sont lourdes : en cas de découverte de manipulations de la comptabilité, les dirigeants peuvent être inculpés pour fraude ou, plus grave, pour mensonge au gouvernement ou parjure, ce qui équivaut à un crime fédéral passible de peines de prison.

Patrick JARREAU,
"Les patrons américains prêtent serment" in *Le Monde*,
jeudi 15 août 2002.

Z

ZÉRO

La seule Mlle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent, déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai, et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune Mauriennaise dont Mme de Vercellis avait fait sa cuisinière, quand, cessant de donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir ; l'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban.

Jean-Jacques ROUSSEAU,

Les Confessions (1770),

© Éditions Gallimard, collection "Folio Classique", 1959, 1973.

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point ; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

Blaise PASCAL

Songe

Imagination
Rêverie
Chimère
Conte
Fable
Fantasme
Artifice
Fiction
Illusion
Invention
Histoire
Mirage
Fabulation
Duperie
Mythomanie
Désinformation
Vantardise
Craque
Boniment
Salade
Bobard
Blague
Tromperie
Fabulation
Imposture
Menterie
Contrevérité

Mensonge

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune
Textes recueillis par Laurent Caillon
Septembre 2002

Conception et réalisation Laurent Caillon et Bob Moulin
Illustration Stanislas Bouvier
achevé d'imprimer en décembre 2002 par l'imprimerie La Compo-photo
dépôt légal décembre 2002

4 €

Théâtre de la Commune - direction Didier Bezace
2, rue Edouard Poisson - 93304 Aubervilliers - Tél. 01 48 33 16 16 - info@theatredelacommune.com